

Le roman *Batouala* de René Maran: portrait satirique du colonisateur ou *materia prima* pour l'histoire?

(*Batouala, véritable roman nègre*, de René Maran: ¿retrato satírico del colonizador o materia prima para la historia?)

(*Batouala, véritable roman nègre* by René Maran: Satiric Portrait of the Colonizer or Raw Material for the History?)

Maurice Guimendego

Centre d'Études Africaines. École des Hautes Études en Sciences Sociales, 54, Boulevard Raspail, 75006 Paris, France. Courriel: mguimendego@hotmail.com

BIBLID [1132-3310 (2001) 10; 61-77]

Résumé

S'il est une œuvre de la littérature négro-africaine qui mérite une nouvelle lecture, c'est bien le roman *Batouala, véritable roman nègre* de René Maran. Prix Goncourt en 1921, contre toute attente, à un moment où les affres de la Grande Guerre ne pouvaient que forcer à un consensus tous azimuts, *Batouala*, a produit l'effet d'une bombe. L'historien se doit d'approcher ce roman, après ce qui est désormais admis du point de vue de l'écriture et même de l'identité nègre, comme une matière première digne de ce nom. C'est aussi un authentique portrait du colonisateur.

Mots-clés: Littérature coloniale. Oubangui-Chari. René Maran. *Batouala*. Prix Goncourt.

Resumen

Si hay una obra de la literatura negro-africana que merezca una nueva lectura, se trata sin duda de la novela *Batouala, véritable roman nègre* de René Maran. Premio Goncourt en 1921 contra todo pronóstico, en un momento en que los tormentos de la Gran Guerra no podían sino forzar un consenso general, *Batouala* produjo el efecto de una bomba. El historiador debe considerar *Batouala, véritable roman nègre*, como materia prima digna de ese nombre. Es también un auténtico retrato del colonizador.

Palabras clave: Literatura colonial. Oubangui-Chari. René Maran. *Batouala*. Premio Goncourt.

Abstract

If there is any particular work in the negro-African literature which deserves a new reading, it is René Maran's *Batouala, véritable roman nègre*. Prix Goncourt 1921, despite all expectations, at a moment when the torments of the Great War forced uniform consensus, *Batouala* produced the effect of a bomb. Historians, therefore, should consider this novel from the view point of writing, style and even Negro identity, and thus approach the novel as source material. The novel also functions as an authentic portrait of the colonizer.

Keywords: Colonial literature. Oubangui-Chari. René Maran. *Batouala*. Prix Goncourt.

Introduction

L'attribution du Prix Goncourt -le seul prix littéraire qui compte vraiment aujourd'hui- à un écrivain de race noire M. René Maran, auteur de *Batouala*, confirme ce que j'ai eu l'occasion de répéter ici, à maintes reprises, quant à la prétendue infériorité de la race noire. Cette infériorité est un mythe, comme dans un autre genre, la prétendue supériorité du dix-neuvième siècle sur les siècles précédents. Il y a dans la race noire une élite qui ne le cède en rien à quelque autre élite que ce soit. (Daudet, 1921: 1)

Précurseur de la négritude pour les uns, roman anticolonialiste pour les autres, *Batouala* (Maran, 1938), n'en finit pas d'interroger et de diviser ethnologues, sociologues, anthropologues et historiens portés sur le fait colonial des trente premières années de colonisation. Si des réponses ont été apportées sur le strict plan de l'écriture (Hausser, 1975), il semble que ce ne soit pas le cas des historiens et sociologues qui, jusqu'ici, rechignent à l'ouvrage ou tardent à prendre leur parti, malgré la gravité et la pertinence des faits relatés et en dépit de la polémique engendrée par ce roman qui obtint le Prix Goncourt en 1921. Tout s'y prête pourtant et l'on peut, sans s'attarder sur l'incontournable conflit opposant l'écriture de l'histoire à la littérature -qui a pris son apogée dans les pays anglo-saxons sous l'appellation de *linguistic-turn*-, aborder aisément l'histoire coloniale, celle de la littérature coloniale et/ou négro-africaine. *Batouala* mérite surtout qu'on l'appréhende comme une œuvre réfléchie dans son acception stricte. C'est, sans nul doute, un des rares romans, dans le champ de la littérature coloniale, qui autorise le jugement et la réflexion venant cette fois -et c'est ce qui est important de montrer- des indigènes sur la colonisation et sur l'exercice de l'autorité coloniale dont il sont les victimes. L'épistémè dira-t-on. Mais le discours sur les naturels et les jugements que ceux-ci donnent de leur état de *colonisé* recourt davantage à une problématique un tantinet *psychologique* qui permet, non plus de nier ou de faire abstraction de l'autre, qui est à la fois *sujet et acteur* d'un processus forcément conflictuel, mais de l'admettre dans toute sa suffisance et de l'accepter dans toute sa plénitude sous forme d'un regard croisé¹.

¹ L'historien que nous sommes n'est certainement pas le mieux placé pour en démonter le mécanisme. Mais nous tâcherons, tout au long de cet article, de nous référer à diverses situations mettant aux prises soit directement: les sanctions corporelles, les peines de prisons, etc, soit indirectement: les jugements des uns, les regards des autres, etc.

1. *Batouala* à la lumière de Jean de La Bruyère ou comment décrire les mœurs de son temps

Batouala se présente, comme un mélange confus de systèmes, de sentiments, de jugements et d'intrigues ayant pour substrat le petit poste administratif de Grimari en Oubangui-Chari. René Maran développe son argumentation autour de trois registres distincts: le mondain, l'intellectuel et le discursif. Ce qui permet de prendre la mesure des maximes, des esquisses, des fragments, des saynètes théâtrales, des florilèges mêlés au recueil des lieux communs sur la création et l'occupation de l'espace oubanguien.

Relire *Batouala* impose donc l'examen nécessaire de deux registres principaux: primo le portrait satirique des types humains -à la manière de Jean de la Bruyère qui choisit de décrire, dans *Les Caractères*, les mœurs de son temps et de ce point de vue, le chapitre V de *Batouala* comporte de réelles coïncidences de style et d'écriture avec *Les pensées du promeneur solitaire* (Bruyère, 1992: 13)- et secundo, les réflexions morales qui donnent incontestablement une dimension autrement plus intéressante que la simple approche littéraire de l'œuvre. Le jury du Goncourt ne s'y était point trompé.

Comme Jean de la Bruyère dans le chapitre consacré aux portraits satiriques, René Maran nous offre une grille de lecture par paliers dont il ressort trois types de personnages et, en définitive, à l'échelle du petit poste administratif de Grimari, une hiérarchisation de la société coloniale: les Blancs *Boundjou* en haut du tableau. On y trouve, le Lieutenant Gouverneur *Missié Gouvernement* (Maran, 1938: 86), le *Grand Commandant Kotaya*, chef de circonscription (Ibid.), les administrateurs *Commandants*, mais aussi les trois catégories de personnages qui forment avec les missionnaires *Mon Pôlo*, et les commerçants *Boundjoudouli*, le triptyque colonial. À ceux-ci s'ajoutent les *Blancs de passage* (Id.: 95), les voyageurs qu'on peut classer sans peine selon leurs nationalités: les Français *Frandjé*, Portugais *Poutriquess*², les Allemands *Zalémans*.

Les *Blancs-noirs Boundjou-voko* forment une espèce d'interface entre les blancs et les noirs. On y trouve, présentés sous leurs aspects les plus comiques, mais surtout, selon la représentation des naturels qui les côtoient, les détestent et les envient en même

² Les Portugais formeraient selon les naturels (et surtout selon l'auteur de *Batouala*) une catégorie spécifique dite *Blancs-blancs* en raison de leurs attitudes fourbes. Ce qui leur vaut le pseudonyme de *Davéké* (ou syphilis en banda) ou *maudits blancs*.

temps, les auxiliaires³, les miliciens, les tirailleurs, les *Yongorogombé* et tous ceux qui, par leurs fonctions, servent de relais entre l'autorité coloniale et les populations locales.

Nul besoin pour René Maran d'insister sur le rôle de ceux-là mêmes qui, interprètes, miliciens, gardes *Ndrougombé*, tirailleurs *Yongorogombé* ou simples *Piétons*, aux côtés du *Commandant*, ont fait et défait parfois la politique coloniale. *L'étrange destin de Wangrin ou les roueries d'un interprète africain* de l'écrivain Amadou Hampâté Bâ peut nous éclairer encore, s'il en est besoin, sur cet aspect peu exploré de l'histoire coloniale.

Placés au bas de l'échelle, les *Noirs* constituent la catégorie la plus importante numériquement. Outre les personnages centraux du roman que sont le vieux père de Batouala, Batouala lui-même et Yassinguidja, on distingue des chefs de village comme Bamayassi, Pangakora, Pouyamba, Yakidji, des *capitas*, des *boys*, des *boyesses* et des esclaves. René Maran les dépeint si bien qu'ils ressortent en relief sur le tableau géopolitique dans lequel ils évoluent. Ce qui, une fois de plus, permet de localiser les différents centres de décision que René Maran insère dans son texte. On note ainsi, par un effet de dégradé, tous les centres de décisions politiques comme: *Mpoutou* pour l'Europe ou la métropole; Bangui, la résidence du Lieutenant Gouverneur; Krébédjé, le chef-lieu de la circonscription de la Kémo, et enfin le poste de Grimari dont le site est admirablement dépeint au début du récit (Id.: 81).

La description des types humains, quoique méthodiquement sériée, facilite le repérage des réflexions morales qui tourment, elles, autour de trois thématiques principales. Celles-ci se rapportent à autant d'époques et de tableaux marquant les contacts avec les Européens.

Vient ensuite l'époque précoloniale faite d'abondances, d'opulences, de foules nombreuses réparties en groupes ethniques, vivant en paix, dans la gaieté et dans l'insouciance (Id.: 81-86) comme René Maran le fait dire aux naturels: *Les belles journées, que les journées de cette époque! Foin de souci! Ya! aba, c'était le beau temps* (Id.: 92). Il n'y avait, dit-il, *pas de portage, ni caoutchouc et l'on ne pensait qu'à boire, à manger, à dormir, à danser et chevaucher nos femmes* (Ibid.). René Maran nous

³ L'historiographie africaine manque en effet de travaux sur les auxiliaires de l'administration coloniale.

présente, en une page, ce que pouvait être *la vie quotidienne* des Bandas avant l'arrivée des Européens.

L'époque coloniale quant à elle, marque enfin l'arrivée des premiers Européens *emportant fétiches, marmites, poules, nattes, et se repliant sur Krébédjé* (Ibid.). On peut situer sans peine la migration des Banda-Mbi en direction de Grimari: *Il me suffit, pour cela de me rappeler le temps où les m'bis vivaient heureux, tranquilles, au long du grand fleuve Nioubangui, entre Bessou-Kémo et Kémo-Ouadda* (Ibid.). Leur soumission définitive n'interviendra cependant qu'une fois arrivés à Grimari (Id.: 94). Ce serait pour *faire bonne figure aux Boundjou* (Id.: 93), nous dit l'un des personnages de René Maran.

L'historien doit pouvoir noter que les migrations m'bis se sont faites, au moins, en trois phases: une première qui correspond à ce que l'auteur appelle: *les premiers blancs, les miens et leurs capitas* (Id.: 92); une seconde phase qui correspond à l'installation des *boundjou venus on ne sait d'où* prenant pied à Krébédjé et une troisième enfin qui *fondent* sur Griko⁴.

2. Lire *Batouala* et dire les maux

Le résultat de ces contacts est sans appel. *Désormais, la plus morne tristesse règne par tout le pays noir. Les blancs sont ainsi faits que la joie de vivre disparaît des lieux où ils prennent quartiers* (Id.: 94). René Maran dépasse ainsi le cadre géographique du Centre-Est de l'Oubangui-Chari pour étendre la question coloniale à tout le *pays noir*. C'est dire combien le poste de Grimari est représentatif du fait colonial: *Aha! les hommes blancs de peau. Qu'étaient-ils venus chercher, si loin de chez eux, en pays noir? Comme ils feraient mieux, tous, de regagner leurs terres et de n'en plus bouger!* (Id.: 21).

⁴ C'est un fait inattendu qui mérite d'être noté. En effet, l'historiographie centrafricaine (oubanguienne) a toujours présenté les migrations selon une orientation contraire, c'est-à-dire Nord-Est/Sud-Ouest. Au-delà du contexte romanesque de *Batouala*, l'historien doit s'attarder sur ces indices légers qui demeurent malgré tout vérifiables et même quantifiables. C'est ce que ma thèse s'est efforcée de faire. Il demeure en suspens, bien entendu, la redoutable question du peuplement de l'ancien espace oubanguien. Là encore, les études sont rares. L'histoire centrafricaine est encore *une histoire en chantier* pour diverses raisons liées à la dispersion des sources documentaires ou simplement à la destruction de celles-ci. Un travail de repérage, de collecte et de *sauvetage* réalisé sur place en Afrique, dans les anciens postes administratifs, permettrait sans nul doute de compléter utilement certains dossiers rapatriés en France, dans la nuit des indépendances.

Le père de Batouala trouvera les mots justes pour nous faire un sublime instantané de la période suivante; période qui, sans se démarquer véritablement de celle ci-dessus, ne peut obliger qu'à la cohabitation et à la résignation: *Mes enfants, tout ce que vous dites n'est que l'expression de la vérité. Seulement vous devriez comprendre qu'il n'est plus le temps de songer à réparer nos erreurs. Il n'y a plus rien à faire. Résignez-vous. N'étant pas les plus forts, nous n'avons qu'à nous taire. Il y va de notre tranquillité* (Id.: 99). Ainsi recommande-t-il aux Bandas de *garder les frandjés... comme on garde ses poux* (Id.: 91).

Il conviendrait de noter que les naturels, tout en abordant l'inéluctable période de transition faite de résignation et de cohabitation, furent conscients de leur propre condition de *colonisés*. Ainsi, ne négligèrent-ils rien qui les tint informés des grands tumultes géopolitiques et administratifs touchant leur propre région, la colonie tout entière et même la métropole. La guerre qui opposa, au-delà des *grandes eaux*, des Blancs à d'autres Blancs, des Allemands aux Français, ne fut pour eux qu'un secret de polichinelle⁵.

La haute administration avait ordonné, au lendemain des hostilités franco-germaniques, à l'échelle du territoire oubanguien, l'ouverture d'une enquête approfondie sur l'état d'esprit des indigènes. Nous en avons tiré quelques conclusions qui sont édifiantes sur ce que nous dit René Maran à ce sujet. Dans la circonscription du Kouango, limitrophe de la Kémo-Gribingui, le chef de circonscription note que:

L'idée que ses dominants pouvaient y être en guerre avec d'autres blancs, n'a tout d'abord éveillé chez lui que la vision d'une bagarre en brousse, de quelques coups de fusil échangé, de femmes captives, de cadavres mutilés et d'un grand tam-tam, couronnement de la victoire. Ce fut surtout de l'étonnement, en apprenant que les fusils n'avaient pas seulement été faits pour obliger les noirs à l'obéissance. (Archives Diplomatiques de Nantes ADN 30 Bangui)

Son collègue de la circonscription du Haut-Mbomou, le Capitaine Le Bouc, dans une correspondance datée du 31 juillet 1916 indique que:

⁵ Mieux qu'un rapport sur l'état d'esprit des indigènes, ces extraits de correspondance montrent bien les préoccupations de l'administration coloniale sur les attitudes et les réactions éventuelles de ceux-ci à l'annonce d'une défaite française face à l'Allemagne. Il semble donc, à la lecture de l'ensemble du dossier ADN 30 Bangui, qu'un calme plat ait régné sur toute l'étendue de l'Oubangui-Chari. René Maran le souligne d'ailleurs de façon admirable.

L'indigène ne peut se faire une idée de ce qu'est la guerre européenne. Pour lui, la guerre consiste en une rencontre, un choc et elle est ensuite finie. Il ne peut s'imaginer que la guerre dure aussi longtemps. Il est préférable de ne pas lui en parler car il pourrait s'imaginer que si la guerre dure encore, c'est que nous n'avons pas été vainqueurs, c'est-à-dire que nous avons été vaincus. La meilleure chose qui ait influé sur l'esprit des populations fut que la vie de la circonscription suivit son cours normal et que le personnel en service fut maintenu sur place et que le pays restât occupé par une force respectable. (Ibid.)

Autant d'indices qui montrent l'intérêt des naturels pour les affaires coloniales. Ils savent même que les Allemands ne *les battent que comme on ne bat qu'un chien* (Maran, 1938: 86) ou encore: *Permits-moi cependant de souhaiter que ces frandjés [français] que je hais, soient battus par le zalémans [Allemands]* (Id.: 90). Aussi, apprécient-ils la raréfaction des tournées de police imposées par la mobilisation générale ordonnée par les instances militaires de la métropole.

En bon *ventriloque*, René Maran fait dire à Batouala *que l'on commence [...] à embarquer tous les Yongorogombés pour M'poutou à cause des grandes palabres qu'il y a actuellement entre les frandjés et les blancs zalémans* (Id.: 89). Les indigènes y trouvent même un répit puisque *la mévente du caoutchouc* qui en résulte, leur est salutaire. Les va-et-vient qui émaillent cette réflexion placent René Maran dans une position de transparence psychologique telle qu'il n'est possible de ne considérer que ce que disent ou ressentent les indigènes. L'approche d'un "*regard croisé*" est à la fois implicite mais aussi explicite compte tenu du statut même de l'auteur.

René Maran nous montre, malgré tout, son indéfectible attachement à la France et à la politique coloniale qu'il ne dénonce que dans sa pratique et non dans son principe même⁶.

Ainsi se sent-il mieux à l'aise dans son rôle de figurant, nous venons de le noter ci-dessus, pour ainsi formuler la mélancolie et les appréhensions des naturels:
-Soit par des jugements de valeur, d'abord: *les boundjous ne valent rien* (Id.: 96). Ils sont

⁶ Le jury du Goncourt le lui a bien rendu. Gustave Geoffroy, cité par Albert Darnal, affirme qu'*on a voulu, en décernant la Prix Goncourt à un nègre, honorer une race dévouée à la France*, (Darnal, 1965: 77). René Maran dira même dans la préface *avoir fait [son] devoir d'écrivain français*. Ce qui ne trompe plus sur son attachement à la France.

méchants, cruels et fourbes, etc⁷.

-Soit par des généralités sur l'universalité de la condition humaine: *L'homme, quelle que soit sa couleur, est toujours un homme, ici comme à M'poutou* (Id.: 96-97).

Enfin, par l'énumération des espoirs déçus. Les progrès techniques tant promis par les Européens n'auraient rien apporté de notable aux naturels qui les résumant ainsi: *Les routes, les ponts, ces machines extraordinaires, où ça! mata, nini, rien, rien!* (Id.: 97). Ces affirmations doivent être relativisées car c'est précisément en cette période que le grand projet routier oubanguien, dont on voit encore aujourd'hui les vestiges et qui fit le bonheur d'André Gide lors de son voyage au Congo, est lancé par le Lieutenant Gouverneur Auguste Lamblin. Le seul projet de construction du chemin de fer oubanguien longtemps annoncé ne sera, quant à lui, jamais réalisé faute de capitaux.

René Maran ne voit dans la colonisation que vices et relativisme mental. C'est assurément excessif de la part d'un agent de l'administration. Ainsi, fait-il du Pernod⁸ et de *l'absinthe la seule importante invention des Boundjou* (Id.: 100). On retrouve d'ailleurs le thème de l'ivrognerie des fonctionnaires coloniaux dans la préface du roman. La *quotidienne bassesse de la large vie coloniale* serait due à l'alcool. *On s'y habitue!*, dit-il. L'anecdote de la correction administrée au *Tourougou* (Id.: 94-96) en présence des *Blancs de passage* rentre dans ce contexte. Elle est d'une telle cruauté que René Maran s'est cru obligé d'en faire un vice commun aux *Blancs, à tous les Blancs* (Id.: 96). *Voilà. C'est*

⁷ André Gide reprendra cette notion de la *tablee des Blancs* dans *Voyage au Congo* (1927: 130) mais en omettant de citer René Maran. On a suffisamment parlé du Prix Goncourt 1921, ne serait-ce que pour s'en indigner, pour qu'André Gide qui s'est rendu de surcroît là où le scandale de *Batouala* (en Oubangui-Chari) est né et continue d'émouvoir six années après sa parution, ne soit pas au courant. On retrouve la même thématique (la *tablee des Blancs*) dans *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline: *Sa négresse, accroupie près de la table, se tripotait les pieds [...] Va-t-en bouddin! lui lança son maître. Va me chercher le boy! Et puis de la glace en même temps! Le boy demanda arriva fort lentement. Le Directeur se levant alors, agacé, d'une détente, le reçut le boy, d'une formidable paire de gifles et de deux coups de pieds dans le bas-ventre et qui sonnèrent* (Céline, 1932: 134).

⁸ C'est encore l'alcool qui accentue le sentiment de rejet qu'éprouvent les agents de l'administration vis-à-vis des naturels et quelquefois envers leurs propres pairs d'origine antillaise. L'Oubangui-Chari est l'un des rares territoires coloniaux à être massivement administré par les *Cocottiers*. On y compte une dizaine environ dans le Centre-Est de l'Oubangui-Chari. Véronique Helenon (1997) le montre bien dans une thèse d'histoire consacrée aux administrateurs coloniaux d'origine antillaise.

ainsi qu'on nous traite partout, conclut-il. C'est à croire qu'il existe une communauté de conditions entre les naturels, les auxiliaires et les fonctionnaires coloniaux d'origine antillaise nombreux en Oubangui-Chari et souvent victimes, par ailleurs, d'ostracisme de la part leurs propres compatriotes métropolitains⁹.

Tableau de grand maître, *Batouala* se veut d'abord et avant tout un témoignage perspectif sur la vie quotidienne en colonie. Le discours intellectuel qui s'y dégage apparaît sous trois registres:

Il nous permet avant tout d'appréhender un monde colonial pluriel où se côtoient moult intérêts et enjeux politiques, économiques et idéologiques nécessairement contradictoires. C'est en cela d'ailleurs que l'univers de *Batouala*, celui du petit poste de Grimari perdu au cœur des ténèbres (Conrad, 1997), est représentatif de *tout le pays noir* (Maran, 1938: 94).

Il rend ensuite compte, par divers indices verbaux ou non, matériels ou humains, du mondain du temps de la pacification et des compagnies concessionnaires, comme l'évoque Madame Catherine Coquery-Vidrovitch (1972) dans un ouvrage bien connu des historiens africains et africanistes. *Batouala* est une chronique de la vie coloniale. À ce titre, il s'adapte à toutes les situations où le *dominé*, sans être ignorant de son statut, transpose la sourde hostilité qu'il ressent à l'égard du *dominateur* en des formes nouvelles et plaisantes d'expression telles que présentées par René Maran:

Nous ne sommes que des chairs à impôt. Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes? Même pas. Un chien? Ils le nourrissent, et soignent leur cheval. Nous, nous sommes pour eux, moins que des animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous crèvent lentement. (Maran, 1938: 98)

⁹ Félix Éboué aura été le seul à avoir subi les contrecoups de *Batouala*. En témoigne la lettre ci-dessous: *La saison Goncourt bat son plein; cela me reporte aux beaux jours de l'année dernière... L'an dernier, à pareille époque, tu étais outsider pour passer deuxième favori dans les premiers jours de décembre. Je me vois encore me trainant, dans l'après-midi du 14 décembre à la recherche de journaux du soir; je faisais 40° de fièvre et étais couché depuis quelques jours. Quelle minute divine lorsque j'aperçus ton portrait en première page de l'Intransigeant... J'eus assez d'énergie pour lire enfin le journal, bondir à la poste et revenir m'écrouler sur mon lit. Cette grande satisfaction m'a permis, fin décembre, de supporter sans trop de dommage pour mon équilibre, la saleté de mon Gouverneur Général... Je ne regrette rien, te dis-je, je n'en veux pas davantage aux administrateurs, mes chers camarades, membres de la dernière commission de classement, de m'avoir écarté à cause de Batouala. Leur geste est mesquin puisqu'ils l'ont accompli dans l'ombre* (Maurice, 1954: 15-16).

Enfin, il fait état de la cohabitation ou des rivalités des puissances coloniales (l'Allemagne, la Belgique, le Portugal, l'Angleterre et la France). Certains avaient cru et même dit, à juste titre, que *Batouala* serait utilisé à des fins de propagande contre les intérêts de la France¹⁰.

3. *Batouala, véritable roman nègre, une bombe?*

Était-ce habile de publier dans l'immédiat après-guerre, un roman aussi impertinent et iconoclaste sur la colonisation? Pouvait-on, après le choc psychologique généré par la Grande Guerre, échapper à la vindicte publique? N'était-ce pas un geste anticolonialiste ou anarchiste que d'aller à contre-courant de la bonne conscience populaire sur l'Empire colonial? Le Prix Goncourt qui lui fut attribué n'était-il pas un degré supplémentaire dans l'outrance et la provocation?

Les répliques ne tarderont pas à fuser. Des fonctionnaires ordinaires ou des officiers des troupes coloniales comme René Trautmann, Joseph Blache, auteurs respectifs de *Au pays de Batouala* et *Vrais noirs et vrais blancs d'Afrique* se chargeront d'apporter un démenti cinglant à René Maran. La presse métropolitaine se saisira aussi du roman et de l'auteur souvent de façon distanciée et à la limite, avec une fausse neutralité pour critiquer l'œuvre ou pour condamner l'impertinent auteur.

Léon Blum, ex-directeur du quotidien *Le Populaire* verra en René Maran un *homme de courage et de talent* (1921: 1). Quant à Henri Bidou, critique littéraire à la *Revue de Paris*, il dira de *Batouala* que c'est un *livre faible* et un *réquisitoire contre les blancs* (1922: 400).

Marius Mermillon (1921) du journal satirique *Le Crapouillot* tiendra les mêmes propos et fera de René Maran un *Scarron nègre* qui a *su dépeindre ses frères inférieurs dans un style bigarré plein de mots sauvages*. Rappelant les hauts faits de guerre du Général Archinard de Mirbeau qui, en son temps, tapissa de peau de nègres son cabinet de travail, il suggérera à ses lecteurs de choisir pour *Batouala*, une *superbe reliure en*

¹⁰ Lire à ce sujet l'article de Ihéanachor Égonu (1980). C'est assurément l'article le plus complet sur les réactions suscitées par *Batouala*. Méthodique et sérieux, il présente une espèce de *revue de presse* consacrée à ce roman. Je me dois de citer également l'article de Michel Fabre (1990).

peau de certains fonctionnaires civilisés de l'Oubangui-Chari. René Maran trouvera quelques défenseurs dans le cercle des intellectuels parisiens: Henri de Régnier et Robert Randau. Le premier dira que *Batouala a eu pour objectif de demander la réforme des méthodes colonisatrices en commençant par l'effacement de tous les préjugés qui pèsent sur les noirs: un homme en vaut un autre, hormis la couleur* (Abanda-Ndengue, 1973: 65). Quant au second, il soutiendra que *Batouala n'était détesté que par les ignorants et les gens de mauvaise foi*. Il ajoutera même qu'on ne critiquait pas le livre, mais sa *courageuse préface* (Ibid.).

La *Nouvelle Revue Française*, sans afficher une quelconque critique acerbe vis-à-vis de *Batouala* dira:

Entre tous les sujets de "véritables romans nègres" qui s'offraient à lui: roman du clan primitif et des luttes intestines; roman des apports entre Noirs et Blancs; roman du mulâtre; roman du nègre instruit et civilisé; roman du fonctionnaire indigène, etc. M. Maran a choisi d'écrire le roman psychologique du nègre encore sauvage, de noter le défilé des pensées, images, désirs, sentiments dans notre âme fruste. Il a véritablement réussi dans ses deux premiers chapitres, véritables monologues intérieurs de son héros. (1922: 102)

On ne pouvait dévoiler ou décrire l'*autre* autrement que par le défilé des pensées, des images et des sentiments. René Maran qui est un *autre mutant* le fait bien notamment par la synchronisation perpétuelle entre le plan du fabuleux et celui du réel; le réel mondain de sa situation de *Boundjovoko* (Blanc-noir).

Après la victoire française de 1918, le sentiment patriotique pouvait-il supporter quelque critique? La polémique idéologique générée par le roman *Batouala* marquera longtemps les consciences et obligera néanmoins le microcosme intellectuel parisien à valider une nouvelle forme d'écriture que l'on avait marginalisée jusqu'ici: la *littérature négro-africaine* (Kesteloot, 1963). Hans-Jürgen Lüsebrink dans une étude récente trouve fort justement dans le scandale de *Batouala* le fait de la *présentation d'une Afrique colonisée allant radicalement à l'encontre de la littérature coloniale de l'époque*. La vision de l'Afrique de René Maran *n'étant nullement celle d'une Afrique précoloniale intègre et égalitaire*, semblable à celle façonnée par *Leo Frobenius* (1990: 147).

4. *Batouala*: entre littérature et histoire

Le génie de René Maran aura été de faire d'un texte d'apparence littéraire, une

œuvre pleinement scientifique dans les sens qu'en donne Karl Popper, c'est-à-dire "falsifiable" et exploitable *in fine*. René Maran voulait faire de son roman une œuvre complète de l'ordre du traité d'ethnographie et d'anthropologie, du précis de géographie, de l'essai naturaliste. La description du climat, du relief *kaga*, des flancs de collines et du site de Grimari est admirable. Le poste administratif représente pour lui un carrefour et un creuset où se croisent, sous les effets conjugués de la pénétration coloniale et des razzias esclavagistes (Maran, 1938: 92) (les *Bazi'nguers de Senoussou*), les populations mbis, les ngapous, dacpa, banziri, gobous, sabangas, yakomas. *Batouala* est aussi un pur traité de sociologie et d'histoire: là aussi, les exemples sont légion. Le roman s'attache à montrer le rapport qu'entretiennent les indigènes avec leurs dieux *Ngakoura*, leurs diverses représentations. Il se penche aussi sur les jugements que ceux-ci portent sur l'autorité coloniale et ses divers acteurs: les *Tourougou*, les Commandants, les *Missie Gouvernement*, et même sur les femmes blanches, pourtant rares. Les indigènes, par la voix de René Maran, les citent ici comme l'envers des *amours coloniales* (Ruscio, 1996) pour rappeler le retour des *engagés volontaires* des fronts européens ou d'ailleurs, ayant vécu l'expérience de la frivolité de *celles qu'on vénérât à l'égal des fétiches* (Maran, 1938: 99).

De tout le roman, le chapitre V de *Batouala* (Id.: 81-100) se présente comme un condensé de lieux communs et d'imageries populaires. Il nous propose cependant d'inédites approches historiques sur l'occupation, l'administration et le peuplement de l'espace oubanguien. Les migrations *bandas* et *banda-mbi* en l'occurrence (Id.: 10), orientées ouest-est- sont, en l'espèce, des indices qui méritent caution. L'historiographie centrafricaine nous avait habitués jusqu'ici à faire partir les migrations *bandas*, du nord-est et sud-est du territoire oubanguien.

Batouala est une œuvre d'humaniste. La scène de la *tablee des blancs* dont il rend compte, témoigne à elle seule, de la lutte de René Maran pour la défense des naturels contre les commerçants, les miliciens, les *Blancs, tous les Blancs* (Maran, 1938: 96) et contre toutes formes d'ostracisme et d'a priori fâcheux qu'il lui fût donné, plus d'une fois, de constater ou de subir.

Le roman *Batouala* n'aurait aucun intérêt documentaire si on limitait sa lecture à celle d'un simple rapport politique et administratif. Telle une figure imposée, René Maran

passé en revue tous les aspects de l'administration coloniale à commencer par les principaux centres de décision que sont *Mpoutou* (Europe), Bangui, Krébédjé, Bandoro et Grimari. Viennent ensuite les groupements de populations limitrophes du poste de Grimari désormais *pacifiés* que sont Bamayassi, Pouyamba, Yakidji et Pangakoura. *La merveilleuse assemblée* (Id.: 85), dit-il. Situation bien *surréaliste* que celle-ci. René Maran fait abstraction, pour les besoins de la construction du roman et l'on comprend aisément, de la diversité des populations, de la variété des dialectes et du fait des résistances anticoloniales qu'il a d'ailleurs combattues sans ménagement à en croire ses propres rapports administratifs¹¹. Rendant compte d'une tournée de police qu'il effectua dans la circonscription administrative dont il avait la charge, René Maran tint les propos suivants qui ne laissent aucun doute sur son attitude vis-à-vis de ses administrés:

[...] Il ne faut retenir que la mauvaise volonté des chefs dakpas Ouladé et Mabingui. Ces deux chefs ont besoin d'une surveillance qui pourrait être efficace puisqu'ils ne sont pas trop éloignés de Grimari. Si les villages du chef Mabingui ne marchent pas aussi bien qu'ils le devraient, s'ils n'ont pas tout le rendement désirable, il faut résolument croire qu'ils sont encouragés à l'inaction par Mabingui lui-même, détresseur de grand chemin, pillard de profession, perpétuel prédateur sourdement hostile au pacifisme de nos intentions et toujours prêt à d'interminables palabres. Quelques jours de *hard labour* infligés à ce chef de temps à autre amélioreraient sans nul doute son activité. De même que Mabingui, Ouladé devrait être puni. Cet être est rusé, sournois et faux, comme tous les Dakpas d'ailleurs. De loin en loin quelques jours de repos [prison] à Grimari pourraient le guérir de ses défaillances fâcheuses. (Maran, 1912, Rapport de tournée, Archives de Grimari)

Le mérite de ce roman aura été d'appliquer aux réalités oubanguiennes, à la façon

¹¹ Que d'hommes et de visages en René Maran. Contrairement à ce qu'il dit dans *Batouala*, ses rapports administratifs dont nous avons publié de larges extraits dans notre thèse font apparaître un fonctionnaire colonial soucieux de remplir -peut-être mieux que ses pairs d'origine métropolitaine- sa mission en usant s'il en était besoin, de la force pour la grandeur de la France et pour les bienfaits de la civilisation. Ainsi n'hésita-t-il pas à recommander à l'encontre des chefs dakpas qui manquèrent d'exécuter des prestations, avec peine de prison ferme. (Voir le rapport de tournée Grimari-Pangakoura et retour du 12 août 1912, Archives de la Sous-préfecture de Grimari). La repentance de René Maran ne viendra cependant que dans un de ses ouvrages inédits, "Journal sans date" (Maran, 1927: 178), où il dit précisément: *Fonctionnaire colonial, ce métier pourrait être si beau, si noble! Hélas! la colonisation est une déesse dure et cruelle qui ne se paie pas des mots. [...] Elle nous a appris à être injustes. Pour elle, il nous a fallu jeter en prison des femmes qui allaitaient leurs enfants. Ainsi forçait-on le mari de ces malheureuses à regagner le village qu'ils avaient fui au moment des rafles. [...] La force primant le droit: c'est ça la colonisation, c'est ça la civilisation!* Cette citation permet d'appréhender, chez René Maran, les limites de sa conception de l'obéissance et du devoir. L'historien est-il dans son rôle en posant ces genres de questions?

de Jean de la Bruyère, une polyphonie de styles d'écriture et de traverser ou d'associer autant de domaines scientifiques. René Maran aura surtout brillé dans l'art de faire passer les messages. La translation verbale dont il fait usage pour dénoncer tel ou tel aspect des rapports engagés auprès des naturels, le laisse apparaître en filigrane.

Ainsi, *Batouala* est, du strict point de vue de l'écriture -et l'intrigue s'y prête à merveille-, un roman de dramaturgie *farcesque* qui permet non seulement d'inventer ou de diversifier les registres, mais aussi de redécouvrir l'évidence par la description de l'insolite. Le cas le plus probant étant la description de la scène des *ga'nza*; seul aspect à mon sens dont il n'a pu maîtriser la profondeur sociologique. Mais la théâtralisation de cette pratique est telle que l'on ne perçoit que le sensationnel au détriment de la dimension ethnographique, objectif recherché par l'auteur.

Conclusion

La littérature coloniale de l'entre-deux-guerres ne s'en est pas sortie indemne (Schuerkens, 1994). Il nous semble que la quasi-totalité des essais scientifiques ou ethnographiques, procède de *Batouala*. De Maurice Delafosse à André Demaison, de Pierre Loti à Jean d'Esme, de Saint-Floris à Albert Schweitzer, d'André Gide à Oswald Durand, d'Édouard Foa à Georges Simenon, d'Eugène Sue à Paul Morand, de Pierre Mille à Louis Ferdinand Céline, tous, les uns peut-être mieux que les autres, mais toujours avec la fantaisie nécessaire à la valorisation de cette littérature dite *coloniale* dont l'érudition est souvent la qualité première, s'évertueront à rendre compte des us et coutumes des naturels.

On peut désormais affirmer que *Batouala* a le statut d'une *materia prima* pour l'histoire. Notre problématique de départ n'était pas tant de montrer ce que ce roman a d'*historique* pour que cela fût d'un quelconque intérêt, mais de dire qu'il comporte des signes causalement motivés qui ne peuvent laisser indifférents les africanistes et historiens africains. On aura apprécié, en passant, l'effort de présentation des situations de conflit ayant opposé les divers protagonistes de *Batouala*. Les regards et les jugements des uns ne pouvaient que butter sur les a priori des autres. La démarche *autouréfléchissante* de l'auteur, sur ses origines, ses pratiques, ses attentes et ses espérances en l'*Homme*, ses convictions dans l'œuvre *prométhéenne* de la France, rend ardue toute velléité ordinaire

d'interprétation. Jusqu'à la fin du roman et bien au-delà encore dans certains de ses ouvrages, René Maran aura assez d'énergie et de courage pour recourir à la sympathie de ses pairs: écrivains français (Maran, 1938: 18), *cocotiers* (administrateurs coloniaux d'origine antillaise comme Félix Éboué (Maurice, 1954); à celle de ses indigènes, ses administrés, et ses *frères de couleur*.

Nous commettons peut-être ici une redoutable faute de goût. Mais, ne rien dire serait, n'en déplaise à ceux qui ne voient dans l'évocation de *Batouala* que dithyrambe, le plus sûr moyen de nier l'importance d'une œuvre qui, pour être provocatrice par certains côtés, présente un cliché ahurissant ou plutôt un instantané cinglant de l'Oubangui-Chari et même de l'Afrique des trente premières années de colonisation. Et si l'on avait encore besoin de montrer ce que *Batouala* a d'*introspectif*, arrêtons-nous sur ces *regards intérieurs* de l'auteur:

Je commande depuis trois mois la subdivision de Moussanga? Les huit porteurs de typographie que j'ai pris à mon service m'ont peu à peu aidé à pénétrer l'esprit de ces tribus? Mais ce que je désire de tout mon cœur, ce n'est pas seulement de bien connaître ma subdivision et le caractère des cent mille âmes qui l'habitent; ce qui me pousse à m'intéresser aux mœurs et aux coutumes des sarras de toute provenance, à leur manière de vivre, à leurs croyances, à leurs légendes, et jusqu'à leurs moindres faits et gestes, ce n'est pas cette sympathie curieuse et cet étonnement amusé et douloureux tout ensemble, que je ressens chaque fois que les circonstances m'obligent à me pencher sur le mystère de ma race; qu'il y ait de tout cela, je le veux bien. Mais il y a autre chose encore, que je ne m'avoue qu'avec honte, en détournant de moi mes *regards intérieurs*, qui blâment durement ma lâcheté. (Maran, 1927: 191-192)

Références bibliographiques

- ABANDA-NDENGUE, Jean-Marie (1973) "René Maran et son Batouala: une démythification de la colonisation", *Mélanges africains*, Yaoundé, Éditions pédagogiques Afrique-contact.
- BIDOU, Henri (1922) "Parmi les livres", *La Revue de Paris*, 15 janvier, pp. 400-413.
- BLUM, Léon (16-12-1921) *Le Populaire*, 252, p.1.
- BRUYÈRE, Jean de La (1992) *Les caractères ou les mœurs de ce siècle*, choix fragments intégraux, Paris, Larousse.

- CÉLINE, Louis Ferdinand (1932) *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Denöel et Steele (1981).
- CONRAD, Joseph (1997) *Au coeur des ténèbres/Un avant poste du progrès*, Paris, Éditions Autrement (1ère. éd. 1925)
- COQUERY-VIDROVITCH, Catherine (1972) *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires 1898-1930*, Paris, Mouton et Co.
- DAUDET, Léon (1921) "Après le Goncourt", *L'Action française*, 350, p.1.
- DARNAL, Albert (1965) "René Maran cet homme pareil aux autres", in *Hommage à René Maran*, Paris, Présence Africaine.
- ÉGONU, Ihéanachor (1980) "Le prix Goncourt de 1921 et la querelle de Batouala" in *Research in African Literatures*, 11 (4) pp. 529-544.
- FABRE, Michel (1990) "De Batouala à Doguicimi: René Maran et les premiers romans africains", in *Semper aliquid novi: littérature comparée et littératures d'Afrique. Mélanges offerts à Albet Gérard, János Riesz et Alain Ricard* (éds), Tübingen, pp. 239-249.
- GIDE, André (1927 et 1928) *Voyage au Congo*, suivi de *Le Retour du Tchad*, Paris, Gallimard.
- GUIMENDEGO, Maurice (1999) *Les populations du Centre-Est de l'Oubangui-Chari (actuelle Centrafrique) face à l'implantation coloniale française 1900-1945 Contribution à l'étude des résistances anticoloniales*, thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), microfiche.
- HAUSSER, Michel (1975) *Les deux Batouala*, Bordeaux, Société Bordelaise de Diffusion des Travaux de Lettres et Sciences Humaines.
- HELENON, Véronique (1997) *Les administrateurs coloniaux originaires de Guadeloupe, Martinique et Guyane dans les colonies françaises d'Afrique 1880-1939*, thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), microfiche.
- KESTELOOT, Lilyan (1963) *Les écrivains noirs de langue française: naissance d'une littérature*, Bruxelles, Institut de Sociologie.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (1990) "Batouala, véritable roman nègre. La place de René Maran dans la littérature mondiale des années vingt", in *Semper aliquid novi:*

littérature comparée et littératures d'Afrique. Mélanges offerts à Albert Gerard, János Riesz et Alain Ricard (éds), Tübingen, pp.145-155.

MARAN, René (1938) *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel (première édition 1921).

MARAN, René (1927) "Journal sans date", in *Les Œuvres libres*, 73, pp.105-236.

MERMILLON, Marius (1921) "Véritable roman nègre", *Le Crapouillot*, n° spécial du 24 décembre, p. 27.

Nouvelle Revue Française (1922) "Batouala", 15 janvier 1922, pp.103-106

RUSCIO, Alain (1996) *Amours coloniales: aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*, Paris, Éditions Complexe.

SCHUERKENS, Ulrike (1994) *La colonisation dans la littérature africaine: essai de reconstitution d'une réalité sociale*, Paris, L'Harmattan.